**Zeitschrift:** Revue de linguistique romane

Herausgeber: Société de Linguistique Romane

**Band:** 47 (1983) **Heft:** 187-188

**Artikel:** Pourquoi un seul r dans rère, mère et frère?

Autor: Merk, Georges

**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-399742

## Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

## **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF: 22.11.2025** 

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

# POURQUOI UN SEUL R DANS PÈRE, MÈRE ET FRÈRE?

En général, les manuels de phonétique historique du français anciens ou récents (1) — considèrent comme une pure question de graphie l'alternance RR ou R que l'on constate dans le résultat français des groupes intervocaliques latins TR ou DR, que ces groupes soient primaires, latins (atramentum, quadratus), ou secondaires, romans, c'est-à-dire résultant de la chute d'une voyelle atone (le suffixe -átor, l'infinitif claúdere). En même temps les manuels admettent que fr. père, mère, frère viennent des accusatifs latins patrem, matrem, fratrem. Et certains linguistes, comme p. ex. Bourciez (§ 144), reconnaissent d'ailleurs que les formes avec un seul R père, mère, frère sont « obscures » et difficiles à expliquer. Seul Fouché (Phonétique historique du français, Paris 1958, pp. 719-720) a tenté d'expliquer l'alternance  $\mathrm{RR} \ / \ \mathrm{R}$ (issus indifféremment de groupes primaires ou secondaires) en prétendant qu'après voyelle brève (accentuée ou non) le résultat était RR (hĕdera > lierre, pĕtra > pierre), et qu'après une voyelle longue accentuée ou après une diphtongue décroissante (accentuée ou non) le résultat était R (rīdere > rire, crēdere > creire, vitrum > veire). Mais F. de la Chaussée (p. 54, § 4.3.2.) réfute cette théorie de Fouché et — comme tous les autres, mais avec une insistance particulière ne voit dans l'alternance RR / R qu'« un simple fait de graphie » (ibid. et § 4.2.2.2. et 16.4.3., ainsi que dans l'Initiation à la Morphologie hist. de l'afr., Paris 1977, pp. 244 et 245, à propos des futurs). De son côté, J. Allières, La formation de la langue française, Coll. Que sais-je?, P.U.F. 1982, p. 34, parle de la graphie « intense » RR au lieu de R.

<sup>(1)</sup> Meyer-Lübke, Gram. der rom. Sprachen, Leipzig 1890-1902, I, § 494-5. Nyrop, Gram. hist. de la langue fr., éd. 1935, I, § 365 Rem., § 383. Schwan-Behrens, Gram. des Altfr., Darmstadt, éd. 1963, I, § 118. H. Rheinfelder, Altfr. Gram., München 1963, I, § 555.
E. et J. Bourciez, Phonétique fr., Etude hist., Paris 1971, § 144.

F. de la Chaussée, *Initiation à la Phonétique hist. de l'afr.*, Paris 1974, p. 54 et Passim.

En fr. mod. bien sûr ce n'est plus qu'une question de graphie, la prononciation de RR est normalement identique à celle de R. Mais comment en est-on arrivé à cette distribution dans les graphies? Voilà le problème. Il y a sur ce point un parallélisme du français avec le catalan qui a été mis en lumière par J. Coromines, Entre dos llenguatges, I, pp. 120-126, El resultat del grup de consonants TR entre vocals en francès, Barcelona 1976 (étude déjà amorcée dans Algunes lleis fonètiques catalanes no observades fins ara, in Estudis Romanics, 3, 1951-52 (54), pp. 201-205, mais à laquelle il n'est fait aucune allusion dans l'article de 1976). Coromines explique pourquoi dans les deux langues il y a l'alternance entre les graphies R et RR, pour le seul TR latin.

L'examen attentif du fr. mod. et une étude statistique des graphies du fr. médiéval (d'après T.L.) nous semblent révéler des tendances régulières qui nous conduisent, bien que par des voies différentes, à une hypothèse toute proche de celle de Coromines, c'est-à-dire : lorsque les groupes TR ou DR sont primaires, d'origine latine ou germanique, leur résultat français est à peu près toujours RR, et lorsque ces mêmes groupes sont secondaires, d'origine romane, le résultat est le plus souvent R :

latin (ou germ.) TR ou DR > fr. RR roman T'R ou D'R > fr. R,

si bien que fr. père, mère, frère sont issus plutôt des nominatifs pater, mater, frater que des accusatifs.

## A. — LES GRAPHIES DU FRANÇAIS MODERNE

Nous constatons:

I) TR ou DR primaires deviennent régulièrement RR:

lat. quadratu et les dérivés > fr. carré, carrefour, carrière, équerre, équarrir, etc.

germ. fodr > fr. fourrer, fourrage, etc. (2).

<sup>(2)</sup> Le FEW, XV<sub>2</sub>, 152a et 156b est le seul à distinguer deux étymons \*fodar « fourrage » et \*fodr « gaine, doublure ». Le REW (3405 et 3405a), Gam.

lat. latronem > fr. larron.

germ. lopr > fr. leurre, leurrer.

lat. nutrire et les dérivés > fr. nourrir, nourriture, etc.

lat. patrinus, matrina > fr. parrain, marraine.

lat. petra et les dérivés > pierre, perron, etc.

lat. putrire et les dérivés > pourrir, pourriture, etc.

lat. vitrum > fr. verre et les dérivés verrier, etc.

Voici les « exceptions » (qui ne sont qu'apparentes) :

- a) L'étymon n'est pas le terme du lat. class. avec le groupe -DR-, mais une forme déjà simplifiée dès le lat. vulg. :
- fr. carême < quar(r)esima, non de quadragesima (Bl-Wart., FEW II, 1390 b, Fouché 719).
- fr. quarante < quar(r)anta, non de quadraginta (Bl-Wart., FEW II, 1391 b, Fouché 719, Bourciez § 144).
- b) Par suite de dissimilations, en français prélittéraire, un des deux R du groupe RR a pu tomber, quand il y avait déjà un autre R dans le mot :
- fr. (?) araire < aratrum, dans la mesure où l'on admet que ce mot est français et non occitan ( $^3$ ).

<sup>(424</sup>a et 446a), Diez (142) et Kluge (226-227) ne connaissent qu'un seul étymon got. fodr(a), aha. fuotar. Donc d'après le FEW, qui s'appuie sur Frings, dans le premier cas le groupe DR serait secondaire, dans l'autre primaire; mais les Gallo-Romans ont-ils fait cette distinction? Le résultat de l'unique afr. fuerre dans les deux cas semble dire que non. D'ailleurs l'allemand mod. Futter confond également les deux étymons en cumulant les deux sens « fourrage » et « doublure ».

<sup>(3)</sup> L'afr. a connu arere, bien qu'assez mal attesté: cf. Tobler, ZRPh. IX, 149 et Foerster, ibid., XXIX, 1. Le FEW, XXV, 84 a, est plus affirmatif: afr. arere et arrere (XIII-début XIV), ererre (1308), arrere (1357). Le terme est encore employé en wallon, cf. ALF, carte Charrue et FEW, ibid. aliég. heirere et liég. erere. Mais la plupart des dictionnaires (dont Bl-Wart. et le TLF) estiment que fr. araire est un emprunt au provençal (1539); le mfr. oyre, ouaire < lat. utrem « outre » est lui aussi influencé par l'aprov. oire (Bl-Wart.). Si par contre on admet la possibilité d'une dissimilation dans araire, erere (et non \*arairre, \*ererre), il faut noter que aratrum a très tôt subi des dissimilations: m-roum. aratu, ait. arato, log. aradu; cat. aladre (à côté de aradre) et même grec mod. alatron (REW et FEW).

- fr. arrière < adretro (et non \*arrierre, « par dissimilation préventive », Fouché 721).
- si fr. derrière semble contredire notre hypothèse en présentant les R dans l'ordre inverse de ce qu'on attendrait, l'explication est la suivante: lat deretro > afr. deriere (et non \*derierre, par dissimilation), puis > derrière, soit par analogie sur arrière, soit d'après afr. derrain, qui était d'abord dererain (et non \*dererrain aussi par dissimilation) < deretranus (Bl-Wart., FEW III, 48 b, Gam. 308 b, Fouché 604). L'it. deretano a connu une dissimilation également (4).
  - c) Dissimilation, dès le lat. vulg., de deux T dans le même mot :
- fr. marâtre, parâtre viendraient de lat. vulg. marastra, parastru, au lieu du class. matrastra, patraster, si l'on admet l'hypothèse de Fouché (p. 721); ou peut-être plutôt dissimilation des RR avec le R de la syllabe finale, au stade marrastre, parrastre, qui sont bien attestés en afr.:

	graphies T.L.		
	R	RR	
marrastre	12	9	
parrastre	8	8	

<sup>(4)</sup> Le lat. retro a donné en afr. riere, employé surtout comme premier élément de mots composés comme r(i)eregarde, etc. Les graphies se présentent ainsi :

T.L. R: 21 / RR: 0 Gd.f. R: 64 / RR: 1

Il est clair que là aussi la dissimilation avec le R initial a joué. La dissimilation a été souvent retenue par les linguistes pour expliquer le résultat roman de lat. fratrem, p. ex. M.-L. Wagner pour le sarde frate, citant à l'appui Meyer-Lübke (loc. cit.). Pour le sarde peut-être, puisque le sarde mod, dit patre et matre. Mais si l'on admet la dissimilation pour le français frère < accus. fratrem, comment expliquer père et mère, eux aussi avec un seul R? Il serait tout à fait improbable que frère à lui seul eût pu entraîner père et mère. Par contre afr. fraror (< \*fratrorum) et afr. frarin (< \*fratrinus) s'expliquent probablement par dissimilation: d'ailleurs fratrinus a dû subir des dissimilations dès le lat. vulg.: gasc. fadrine, cat. fadri, fadrina (< \*fatrinu) et pg. fradinho < (< \*fratinu) (REW et FEW).

d) Les cas de cathedra > afr. chaire > fr. chaire et de tonitru > afr. tonoire > fr. tonnerre.

Ces mots ont subi en lat. vulg. un déplacement d'accent cáthědra > catédra (5), tónitru > tonitru, comme aussi colubra et integru. L'explication que donnent les linguistes de ce phénomène est le plus souvent très embarrassée. C'est G. Straka (TraLiLi, II, 1, pp. 48-49) qui en a trouvé la solution la plus probable et la plus argumentée. Il constate (avec kymogrammes à l'appui, p. 95) qu'entre une occlusive et R se glisse une voyelle de passage proche d'un E, si bien que cáthedra et tónitru se seraient prononcés en réalité catédora et tonitoru, ce qui a obligé l'accent à se déplacer d'une syllabe (Corominas, Est. Roman., loc. cit. p. 205, note 6, signale lat. vulg. et médiév. arbiterium pour class. arbitrium, Notes Tiron. jusqu'à Du Cange). Cette voyelle de passage a été particulièrement sensible dans cathedra et dans tonitru puisque ce sont des proparoxytons. Si donc le point de départ en lat. vulg. a été \*catédəra et \*tonítəru, il n'y avait plus de groupe primaires DR, TR, et donc le résultat un R dans chaiere, chaire et dans afr. tonoire est normal.

e) Le passage de afr. tonoire à fr. mod. tonnerre (6).

D'après T.L. la graphie tonoire (avec un seul R) est de loin la plus fréquente en afr. (12 contre 3), ce qui est conforme à ce que nous venons de voir dans le § précédent. La prononciation moderne résulte de l'évolution  $w\epsilon > \epsilon$ , comme dans un certain nombre d'autres mots. Bien que la graphie RR ne soit pas inconnue en afr. (3 attestations dans T.L.), elle ne s'impose qu'au XVI<sup>e</sup> s. (1560, Calvin, FEW). Avait-on alors conscience que ce mot venant du latin tonitrus comportait un groupe TR qui « devait » donner normalement RR? A joué également le parallèle avec fr. verre < afr. voirre < lat. vitrum: ici, même évolution  $w\epsilon > \epsilon$ , mais en plus RR < lat. TR primaire. Verre avec RR aurait-il

<sup>(5)</sup> Pour Meyer-Lübke (loc. cit.) chaiere < cathedra serait « régulier ». Au § 594 il constate le déplacement de l'accent sans l'expliquer. Pour Rheinfelder I, § 28, lat. vulg. cathédra aurait conservé l'accent grec Καθέδρα. Mais il ne parle pas des cas de tonitrus, colubra, integrum. Enfin selon Fouché (721) au stade tšaδieδra il y aurait eu dissimilation du deuxième δ, d'où afr. chaiere. Pour Coromines, Est. Roman., loc. cit. p. 205, cathedra > cat. cadire serait une évolution normale (DR > IR) comme dans quadrum > cat. caire.

<sup>(6)</sup> Coromines (p. 121) a tort de dire «S'ha escrit sempre ...tonnerre...».

entraîné tonnerre avec RR, puisque de part et d'autre  $w_{\mathcal{E}}$  a passé à  $\epsilon$ ? Ou bien la gémination de R est-elle expressive, plus ou moins onomatopéique? Il est probable que toutes ces causes soient intervenues à la fois.

- II) T'R et D'R secondaires deviennent le plus souvent fr. mod. R:
- les infinitifs lat. claudere (et composés) > fr. clore, éclore, exclure, etc.

- lat. desiderare > fr. désirer,
- le suffixe lat. -ator > fr. -ère (tropator > trouvère),
- lat. quaternionem > afr. carignon et car(r)egnon > fr. carillon,
- le parfait  $6^{\rm e}$  pers. viderunt > fr. virent.

#### Mais:

- hedera > lierre,
- butyrum > beurre, et ses dérivés.

C'est dans ces mots (où le groupe dentale + R est secondaire) que se manifeste effectivement l'alternance dont nous avons parlé plus haut : une alternance aveugle et fantaisiste de pure orthographe ? Nous ne le pensons pas. Ici l'évolution phonétique des groupes secondaires T'R et D'R dépend essentiellement de la date de la chute de la voyelle atone. Or la date de cette chute est extrêmement variable selon l'environnement phonétique et l'emploi usuel de chaque mot. Impossible donc de donner une règle générale. Si cette chute est précoce, la dentale est mise en contact, précoce lui aussi, avec le R qui, ne l'oublions pas, est alors apico-alvéolaire, si bien que la dentale (surtout au stade d ou δ) a tout le temps d'être assimilée complètement au R subséquent et le résultat français est alors RR: hedera > lierre, butyrum > beurre. C'est le cas aussi pour un grand nombre de futurs (et de conditionnels, bien entendu). On sait que la soudure entre l'infinitif et l'auxil. ajo s'était faite dès le IVe s. (F. de la Chaussée, Morphol. de l'afr., p. 238), avec chute de la voyelle de l'infinitif devenue prétonique (\*voleraio > \*volraio), chute qui s'est produite de toute façon avant l'apparition de l'épenthèse (IVe s.), sinon nous n'aurions pas eu la forme \*voldraio. La précocité de l'amuïssement de cette voyelle prétonique explique en partie tout au moins, la présence de RR dans de nombreux futurs, dès l'afr., p. ex. :

	R	RR
*audiraio > orrai	2	14
*caderaio > cherrai	0	5
* crerrai, querrai	0	4
*crederaio > { crerrai, querrai croirai	4	0
*fodiraio > forrai	0	1
* jorrai	0	3
*gaudiraio > { jorrai jouirai	2	0
*hatiraio > harrai	0	11
*poteraio > pourrai (7)	6	14
*sederaio > serrai	0	6
vederaio > verrai (pas encore T.L		ore T.L.)
Total provisoire:	14	58

Une autre raison explique également la géminée RR aux futurs, c'est l'analogie

- 1) sur les nombreux verbes où le radical de l'infinitif se termine par R :
  - \*curreraio ou \*curriraio > courrai
  - \*feriraio > ferrai
  - \*moriraio > mourrai
  - \*periraio > pirrai (Serm. St. B.)
  - \*quereraio ou \*queriraio > querrai;
- 2) sur les nombreux cas où par suite d'une métathèse on aboutissait également à RR :
  - afr. covrerai > coverrai delivrerai > deliverrai entrerai > enterrai

<sup>(7)</sup> Pour le verbe *pouvoir*, Coromines (pp. 123-124) établit le parallèle entre le futur cat. *poré*, devenu plus tard *podré*, et l'afr. *porai* qui « plus tard » (« després ») aurait pris la graphie RR. Mais d'après les attestations de T.L. les graphies avec R s'échelonnent du XII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> s., alors que celles avec RR se manifestent aussi dès le XII<sup>e</sup> s. au moins : p. ex. dans la *Chanson de Roland* toutes les formes de ce futur ont RR sauf une (*purum* v. 1007), d'après l'Index de Foulet.

```
mostrerai > mosterrai

offrerai > offerrai

ovrerai > overrai

soffrerai > sofferrai

(Fouché, Le verbe français, §§ 199 et 213).
```

D'ailleurs on sait que la voyelle prétonique des futurs était tellement débile qu'elle pouvait tomber même quand elle venait d'un a latin : menerai > menrai, donerai > donrai, lesquels par assimilation pouvaient aussi devenir merrai, dorrai. La chute de cette voyelle s'est produite surtout dans les verbes du  $1^{\rm er}$  groupe dont le radical se terminait par R:

```
afr. demorerai > demorrai
durerai > durrai
espererai > esperrai
jurerai > jurrai
etc. (Fouché, ibid., § 198).
```

Cette habitude de voir RR aux futurs s'est même étendue à des verbes où elle n'avait pas de raison d'être : \*esseraio > afr. serrai (Les Quatre Livres des Rois), \*diceraio > dirrai (Ps. Oxf.). Les seuls futurs qui sont toujours attestés avec un seul R (malgré la précocité du groupe D'R) sont précisément ceux où s'est produite une dissimilation lorsque le verbe commence par un R :

```
*raderaio > afr. rerai

*rideraio > fr. rirai

*roderaio > afr. rorai,
```

ce qui nous ramène au cas vu plus haut dans rière (et arrière, derrière).

Si par contre la chute de la voyelle atone entre dentale et R intervient tardivement, surtout quand il s'agit d'une voyelle finale (dont la chute n'a lieu qu'aux VII-VIII<sup>e</sup> s.), la dentale, restée longtemps intervocalique sans contact direct avec le R subséquent, n'a plus eu le temps d'être assimilée par celui-ci : le résultat est alors un seul R. La dentale, spirantisée, n'a été en contact avec le R que pendant un laps de temps assez court, juste assez pour nécessiter en finale la voyelle d'appui -ə:

```
Imperator > empereðr\vartheta > emperere tropator > troveðr\vartheta > trouvere.
```

Et c'est ainsi que s'expliquent les mots dits « obscurs » :

```
pater > pader > pe\delta r \partial > père
mater > mader > me\delta r \partial > mère
frater > frader > fre\delta r \partial > frère.
```

Raynaud de Lage, Manuel pratique d'ancien français, Paris 1964, p. 173, admet pater > père avec la même évolution phonétique que nous venons de donner, mais p. 3 il admet aussi le nominatif arbor > arbre, ce qui est étonnant pour un mot désignant un inanimé. J. Allières, op. cit., pp. 48 et 50, semble supposer une double évolution et présente une véritable déclinaison:

```
cas sujet sing. pater > père et mater > mère cas régime sg. patre > père et matre > mère
```

mais p. 34, pour illustrer l'évolution de lat. TR, il cite ensemble sur le même plan latrone > larron, petra > pierre et patre > père (sans précision de cas).

#### B. — LES GRAPHIES MÉDIÉVALES

Nous n'ignorons pas que tabler sur les graphies médiévales peut paraître une gageure, surtout que dans le domaine étudié ici précisément nous avons découvert des inconséquences flagrantes : « Quand un laRon ou laRonesse avoit emblee une oevre ourdie » (L. Mest., T.L.), « Et aus paRRins et aus maRines » (Barb. u. M., T.L.), ou bien la dualité des attestations aRere et aRRere (FEW, XXV, 83 a, aratrum), inconséquences qui se manifestent aussi quand l'étymon contient RR primitifs : « Fait t'ont maRRi ti veneör, Ne te doiz ja maRir de chace » (Trist. Bér., T.L.), ou bien les graphies ferer, feraille aussi nombreuses que celles de ferrer, ferraille (Gdf).

Mais il faut voir les choses de plus haut. Nous avons pris en considération, d'après T.L., de grands ensembles d'attestations, selon les familles de mots, pour essayer de déceler les tendances générales qui apparaissent dans les graphies. Et voici les constatations que nous avons faites :

## I) Résultat en afr. de TR/DR primaires :

	graj	ohies
	R	RR
atramentum > arrement	2	9
racine $quadr-> carr-$ (8)	13	81
( fuerre 1 « fourrage »	6	28
$ ext{racine } fodr-> \left\{egin{array}{l} fuerre 1 & fourrage > \ fuerre 2 & fourreau > \ dérivés fourr-(9) \end{array} ight.$	6	21
dérivés fourr- (9)	25	78
racine $latr-> lerre$ , $larr-(^{10})$	35	123
racine $matr->marr-$ (sauf $matrem$		
et matrastra) (11)	5	22
racine $nutr-> norr-(^{12})$	103	220
racine patr- > parr- (sauf patrem		
et patraster) (13)	17	19
racine $petra > pierre + dérivés (14)$	80	177
petrosilium > perresil	5	3
racine $putr-> pourrir+$ dérivés (15)	27	84
racine $vitr->verre+$ dérivés (16)	39	68
Total	363	933

Ces chiffres sont éclairants : dès l'afr. la tendance à la graphie RR pour lat. TR ou DR est très nette. Toujours (sauf une fois pour *perresil*) les

Les occurrences des seuls lerre et larron sont les suivantes :

	R	RR
lerre	5 (= 22 %)	23
larron	$11 \ (= 27 \%)$	40

L'identité de ces résultats montre que la place de l'accent *látro / latrónem* ne joue aucun rôle dans l'évolution de TR.

<sup>(8)</sup> Carré, carrefor, carrel, carrelet, carreör, carrer, carreüre, carrière, carroge, carrogier.

<sup>(9)</sup> Forrage, forrel, forrelier, forreör, forrer, forreüre, forrière, forroyer.

<sup>(10)</sup> Larrecin, larrecine, larrecinos, larronaille, larroncel, larroner, larronesse, larronie, larroniere.

<sup>(11)</sup> Marraine, marreglerie, marreglier, marriz.

<sup>(12)</sup> Norrice, norreçon, norrement, norreture, norricier, norrier, norriier, norriin, norrissance, norrissement, nourrisseör.

<sup>(13)</sup> Parrain, parrin, parrinage.

<sup>(14)</sup> Perré, perrecele, perreïz, perrele, perreïr, perrer, perrerie, perreite, perrier perriere, perrin, perroi, perron, perros, pierrerie.

<sup>(15)</sup> Porreture, porreüre, porriement, pourris, pourrissable, pourrissement, pourrisseur, pourrisseur, pourrisson.

<sup>(16)</sup> D'après Gdf: verrage, verrée, verreglaz, verreglacier, verrer, verrerie, verri, verrie, verrier, verrierer, verrieur, verrin.

occurrences en RR sont plus nombreuses et le plus souvent de loin beaucoup plus nombreuses que celles en R (17).

II) Résultat en afr. de T'R/D'R secondaires :

	${ m R}$	RR
infinitifs en <i>-dĕre</i> (¹8)	90	6
suffixe -ator (19)	130	62
butyrum > bur(r)e, $beur(r)e + dérivés$	6	7
quaternionem > car(r)egnon	10	6
$considerare > consirer +  ext{dérivés} (^{20})$	30	26
desiderare > désirer + dérivés (21)	50	28
$hedera > ierre$ ( $^{22}$ )	11	14
latericius > larriz	32	24
parfait $6^{\circ}$ pers. $occiderunt > ocirent$	1	0
presbyter > provoire	46	3
veterescere > mfr. verir « se gâter »	3	2
(d'après Huguet)		
Total	399	178

- (17) Très souvent la graphie R est le fait de textes picards ou anglo-normands (p. ex. noric(h)e, norec(h)on, noreture, norissance, norissement, piere ou pere (= fr. pierre), porir, poureüre, etc. D'ailleurs c'est principalement dans ces dialectes qu'un ə s'intercale entre dentale et R (cf. M.K. Pope, From latin to modern french, éd. 1952, § 372; et Gossen, Gram. de l'a.pic. § 44, les graphies menesterel, pateron, etc. et § 74 les futurs aprendera, atendera, combatera, vivera, etc.), ce qui nous ramène aux cas de cathedra, tonitrus vus plus haut: donc dans ces dialectes TR ou DR latins deviennent D'R secondaire, d'où R, conformément à notre hypothèse. Cette intercalaison d'un ə entre dentale et R générale d'après G. Straka se manifeste aussi ailleurs d'une façon expresse, p. ex. dans lat. latro > piem. lader, Como ládar, engad. ledər (FEW, V, 201 a).
- (18) Claudere, credere, occidere, pedere, radere, ridere, rodere > respectivement clore, croire, ocire, poire, rere, rire, rore. Il faudra attendre le Dict. Ac. 1762 pour trouver une graphie clorre (FEW, II, 751, note 23). Quant à croirre, c'est Malherbe qui aurait réclamé cette graphie (FEW, II, 1309, note 7).
- (19) Dans les cas sujets suivants : ajuere (adjutor), bordere, chantere, conissiere, contere, cultivere, decevere, emperere, encusere, fablere, fleütere, fotere, harpere, janglere, jonglere, jugiere, lechere, leütere, mentere, norrissere, pechere, peschere, plaidiere, poignere, prechere, recordere, souhaidiere (Gdf), trichere, trompere, trovere, vantere, vielere. Coromines (p. 124) souligne bien l'opposition entre afr. empereRe, < imperator (avec T'R secondaire) et afr. empereRRiz < imperatricem (avec TR primaire).
- (20) Consire, consirée, consirer, consirros, consurroison.
- (21) Desirable, desirance, desiraument, desirée, desirement, desireör, desirier, desiror, desiros.
- (22) D'après les attestations de T.L., Coromines (p. 125, note 2) a tort de dire

Là aussi la tendance générale apparaît clairement. Dès l'afr. les groupes secondaires dentale + R aboutissent le plus souvent à R; les deux seuls où la tendance est inversée sont beurre et ierre « lierre » ; ajoutons les futurs vus plus haut. Donc les graphies médiévales préfigurent déjà très nettement les graphies modernes et nous pouvons affirmer (avec les réserves concernant la date de l'amuïssement de la voyelle atone) que le plus souvent, dès l'afr., T'R et D'R > R.

## III) Cas particuliers:

a) iterare/errare: On sait que ces deux verbes se sont fondus l'un dans l'autre phonétiquement et sémantiquement pour ne donner qu'un verbe fr. errer. Dans leur Dictionnaire, T.L. pensent pouvoir encore distinguer deux verbes errer. Voici les graphies pour l'un et pour l'autre:

	R	KK
errer 1 « irregehen » < errare	0 (0 0/0)	7
errer 2 « voyager » < iterare	$26 \ (33 \ ^{0}/_{0})$	80

La différence entre les deux verbes est symptomatique. Là où le groupe T'R est secondaire la graphie R est relativement fréquente. On constate la même tendance dans les formes fortes soit de l'indicatif présent, soit dans le déverbal erre, oir(r)e, c'est-à-dire là où l'on reconnaît l'étymon iter-, puisque la voyelle initiale étant accentuée a pu se diphtonguer :

	R	RR
indic. prés. $eir(r)e$ , $oir(r)e$ , etc.	6	3
substantif « marche, voyage » :		
( forme non diphtonguée erre	0	31
formes diphtonguées $eir(r)e$ , $oir(r)e$	33	21

C'est clair : lorsque l'origine *iter*- était encore sensible, la graphie R prédomine, malgré l'influence de *errare* ; quand elle est effacée et que la fusion avec *errer* < *errare* est consommée, c'est la graphie RR qui l'emporte. Cela est confirmé par le substantif *errement* « voyage » où les graphies RR sont les seules à apparaître (26 contre 0), pour la raison que là le radical *iter*- n'est plus accentué, et que l'attraction de *errare* a été totale.

que « la grafia amb una r simple predomina en bure per beurre, ... (en) lire per lierre »; il cite pour chacun de ces termes Jean d'Outremeuse, qui géographiquement et chronologiquement n'est pas une bonne référence pour établir une « prédominance ».

b) lat. class. -TR- n'est plus intervocalique à un moment de son évolution, c'est-à-dire que les groupes consonantiques TR + cons. (ou peut-être déjà RR + cons.) et cons. + TR (ou peut-être déjà cons. + RR) se simplifient en perdant le R médian :

Dans repatriare, le -i- devient yod, donc le groupe TR n'est plus strictement intervocalique ; selon Fouché (922) on aurait l'évolution suivante :

D'après T.L. les occurrences de la famille repatriare + dérivés ainsi que celles de arvoire apparaissent ainsi :

$$egin{array}{c|cccc} R & RR \\ \hline repairier + dérivés (^{23}) & 218 & 0 \\ \hline arvoire & 6 & 1 \\ \hline \end{array}$$

C'est ce que l'on constate également dans d'autres mots où, à la suite de l'amuïssement d'une voyelle, le groupe RR n'étant plus intervocalique devient R:

afr. derrenier > fr. dernier,

afr. larnie, larnesse pour larronie, larronesse,

afr. larrecin > fr. larcin,

afr. marreglier > fr. marguillier,

afr. nurture pour nurreture,

afr. pierge < petrica,

afr. perresil > fr. persil.

c) les verbes afr. < lat. -cútere (composés de lat. quatere) : ils ont très souvent RR à l'infinitif :

<sup>(23)</sup> Repairance, repaire, repairement, repaireson.

Avec Fouché (721), nous pensons que le verbe afr. corre (lat. currere) n'est pas étranger à la prédominance de la graphie RR: c'est l'homonymie avec recorre « recourir » et avec secorre « secourir » qui provoque le grand nombre de graphies RR.

d) Coromines (pp. 125-126, note 2) cite afr. ambure « tous les deux » qu'il dit venir du nominatif ambo uter (à cause de la graphie un R). Si comme le supposent le FEW (XXIV, 410 a, ambo) et F. de la Chaussée (Morphol. p. 52), l'étymon doit être le pluriel \*ambutri, la présence d'un seul R dans ambure s'expliquerait de la même manière que dans chaiere et dans tonoire, c'est-à-dire que le proparoxyton \*ámbūtri, devenu \*ambūtori, a subi un déplacement d'accent. D'autre part, la combinaison \*ambutri ressemble fort à un calque du grec ἀμφότερον qui en a pu influencer l'évolution phonétique (par l'intermédiaire d'un \*amboteron, d'où la graphie R). Cornu (Rom. 11, 109) réfute l'étymon ἀμφότερον qui avait été proposé par Diez et signale l'existence du simple ure < uter (Les Quatre Livres des Rois).

## C. — PÈRE, MÈRE, FRÈRE

L'argumentation des §§ précédents permet donc de conclure sur le problème général : la graphie R remonte normalement à un groupe T'R secondaire (quand la chute de la voyelle atone n'est pas très précoce), si bien que *père*, *mère*, *frère* sont très probablement issus des nominatifs latins *pater*, *mater*, *frater*, et non des accusatifs respectifs; sinon leur graphie serait RR. Dans T.L. les graphies se présentent ainsi :

		R RR	
pere	•	84	1 (24)
mere		86	0
frere		71	0
	Total:	241	1

<sup>(24)</sup> Cette unique attestation de *perre* par T.L. est des *Quatre Livres des Rois* (éd. Le Roux de Lincy, p. 78, ligne 14) au cas régime *mun perre*. Mais à la même page, ligne 18 (et souvent ailleurs) le copiste a écrit *mun pere*. Les cas sujets sont toujours *mis*, *tis pere(s)* avec un seul R. Meyer-Lübke (loc. cit.) a également cité une graphie *perre* dans le *Psautier d'Oxford* (éd.

La disproportion énorme parle d'elle-même. Dans ces chiffres nous n'avons pas tenu compte des graphies archaïques -dr- que nous allons examiner à présent.

## I) Les graphies -DR- dans les Serm. Str., Passion, St. Léger, St. Alexis :

Dans ces œuvres on lit fréquemment, suivant les manuscrits, les graphies pedre, medre, fredre (aussi bien cas sujets que cas régimes), à côté des formes plus « modernes » pere, mere, frere (cf. Alexis 601 « le pere e la medra »), ainsi que edrat < iteravit, edrers (déverbal de errer < iterare) à côté du participe errant « cheminant », considrer à côté de consir(r)er, emperedre à côté de emperere. Dans tous ces termes, la graphie DR représente lat. T'R ou D'R secondaires; ce qui est conforme à notre hypothèse. Mais il y a aussi des mots où DR représente lat. TR ou DR primaires: nodrir (Al. 32), pedra (Pass. et Al.), redre < retro (Pass.), ladron (Pass.). Que peut-on conclure de ces graphies archaïsantes? Rien de sûr, sinon que pedre, medre, fredre ne remontent pas forcément à des accusatifs patrem, matrem, fratrem, puisque DR peut aussi bien venir de T'R secondaire, donc des nominatifs pater, etc. D'ailleurs, quelle est la valeur phonique de ce D dans les graphies DR? Dans de nombreux mots qui figurent dans les œuvres envisagées, on constate l'équivalence entre les graphies -d- et -th- ou -dh- : contrede (Al. 133) et cuntretha (Al. 20 et 75), honurede (Al. 19) et honorethe (Al. 604), ledece (Al. 142, etc.) et lethece (Al. 70), etc., etc. Il semble donc que ce -d- est une spirante qui d'ailleurs n'est sans doute plus prononcée à l'époque du copiste (Lausberg, in Arch. f. das Studium der neueren Sprachen, 191, p. 285 sq.). Voir aussi Linskill (éd. de St. Léger, pp. 54-55) pour qui le -d- de fredre, medre, etc., est « constrictif interdental » comme le -d- intervocalique des graphies vide (lat. vita) qui « pour le copiste occitanien a seulement une valeur graphique ». Il en va de même pour la graphie une spede (Eulalie) qui ne correspond pas non plus à la prononciation (de la Chaussée, Phonétique, § 4.3.2.).

Fr. Michel, Ps. 21, 4: li nostre perre). Alors que le mot père revient 19 fois dans les Psaumes, la graphie perre (21, 4) y est unique, partout ailleurs on lit pere(s). Enfin dans la Chanson d'Auberi (Ms Vatican) nous avons découvert une graphie avec RR: « Mais li tiens perres erra moult malement » (A. Tobler, Mitheilungen aus altfr. Handschriften I, Auberi, 243,10). Est-ce la proximité de erra qui est la cause de la graphie RR...?

## II) Survivance des nominatifs latins :

D'un point de vue plus général, au niveau de la langue et non plus seulement des graphies, un nominatif latin a-t-il pu se maintenir dans nos trois mots pater, mater, frater? Au sujet de la survivance d'un nominatif latin il n'est pas question de reprendre ici l'argumentation que nous avons exposée dans notre thèse (Les héritiers et les substituts du suffixe lat. -tione en Gallo-Romania, pp. 941-947 et 981-982). Retenons le point essentiel : un nominatif latin peut survivre dans les langues romanes si le terme désigne un être animé, suffisamment employé au cas sujet comme être agissant. Or père, mère et frère sont des termes de la famille qui, pour les mêmes raisons que fils et sœur peuvent venir d'un nominatif ; bien plus, ce sont des appellatifs qui non seulement dans la vie familiale, quotidienne, mais aussi et surtout dans les milieux ecclésiastiques sont employés très fréquemment au nominatif-vocatif. Sans oublier que le nominatif paraît dans bon nombre de formules liturgiques, de prières très usuelles ou d'hymnes : « Pater noster qui es in coelis...» (d'où fr. patenôtres), « Sancta Maria, mater Dei, ora pro nobis peccatoribus...», « Salve regina, mater misericirdiae...», « Stabat mater dolorosa...», ainsi que dans plusieurs phrases très célèbres — et souvent répétées — des Evangiles, concernant l'agonie du Christ : « Abba Pater, . . . » (Marc 14, 36), « Pater, si vis, transfer calicem istum a me...» (Luc 22, 42), «Pater, dimitte illis, non enim sciunt quid faciunt...» (Luc 23, 34), « Pater, in manus tuas commendo spiritum meum » (Luc, 23, 46) (25).

Le français serait-il la seule langue où ces nominatifs pater, etc., aient survécu? En catalan pare, mare, frare sont issus des nominatifs pater, etc. (selon Corominas). L'anc. ital. a connu pate et mate; frate s'est maintenu jusqu'aujourd'hui au sens de « religieux ». D'ailleurs en italien moderne fratello et sorella sont les diminutifs des anciens nominatifs frate et sora (employés, entre autres, par St. François d'Assise dans son Cantico delle Creature). L'allemand a été en contact avec le nominatif pater une première fois avant la première mutation consonantique: Pfetter = « pater spiritualis » (cf. angl. Godfather), c'est-à-dire « parrain », une seconde fois par un emprunt direct du XIIe s. sous la forme Pate « parrain » (Kluge).

<sup>(25)</sup> Nous avons montré dans notre thèse (op. cit. p. 945) que même le terme abstrait lat. *laus* a pu survivre sous la forme nominative dans aprov. *laus* et afr. *los*, parce que c'était un terme souvent employé dans des formules liturgiques et dans les *Psaumes*.

Rien ne s'oppose donc, ni sur le plan de la langue, ni sur celui de la phonétique, ni du point de vue des graphies, à admettre que *père, mère* et *frère* remontent aux nominatifs latins plutôt qu'aux accusatifs. C'est la meilleure façon, semble-t-il, d'expliquer la présence d'un seul R, que la plupart des manuels considèrent comme une anomalie (<sup>26</sup>).

Strasbourg.

Georges MERK

(26) Reste à expliquer le parallélisme entre le catalan et le français contre ou par-dessus l'occitan. Selon Coromines on a :

	catalan	français	occitan
TR primaire	DR	RR	IR
T'R second.	${f R}$	${f R}$	IR

Mais si Coromines avait étendu ses investigations aux groupes sonores DR / D'R (comme il l'a fait dans  $Est.\ Roman.,\ loc.\ cit.\ p.\ 205,\ bien que très sommairement et par simple allusion), le présent tableau se compléterait ainsi :$ 

DR primaire  $\begin{array}{c|cccc} & catalan & français & occitan \\ \hline DR primaire & IR (1) & RR & IR \\ & IR (2) & R & IR \\ \hline D'R second. & IR <math>\rightarrow$  UR (3)  $\\ & p. \ analogie & \end{array}$ 

- 1) quadr- > cair-.
- 2) considerare > consirar,
   desiderare > acat. dezirar,
   viderunt > viren / veiren / veren.
- 3) credere > creure,
   ridere > riure,
   occidere > aucir / auciure.

cf. Ollerich, Ueber die Vertretung dentaler Consonanz durch U im Catalanischen, Bonn 1887, §§ 53 et 57;

Fouché, Phon. Hist. du Roussillonnais, Toulouse 1924, p. 132;

Badía, Gram. Hist. Cat., Barcelona 1951, § 95, III.

Ainsi l'occitan n'est pas aussi isolé, puisque DR prim. > IR en cat. comme en occitan. Mais au début de l'époque littéraire la situation était encore moins tranchée. Dans la *Chanson de Ste Foy* (éd. Hoepffner), si en général TR prim. est transcrit IR, on rencontre aussi *pedrun* « perron » (v. 550); et D'R second. est transcrit DR: *ridre* (v. 236), *considrar* (v. 503). Dans l'*Evangile de St. Jean* T'R second. est quelquefois transcrit DR (*Salvadre*), bien que généralement IR. Inversement l'acat. a aussi connu des graphies IR: *emperayre*, *noyritz*, *cayre*, *cayrat*, futur de *cadere*, *veyra*, futur de *videre* (d'après E. Hoepffner, *op. cit.* pp. 76-77).

Quelle peut être la conclusion...? Ou bien l'occitan aussi avait fait la différence entre TR primaire et T'R secondaire, différence qui a pu être effacée déjà avant l'époque littéraire, ou bien le catalan et le français ont eu chacun une évolution parallèle, mais indépendante l'une de l'autre.